

Le Développement de la Littérature Nationale

Traduction du travail lu à la Convention du CONSEIL NATIONAL DES FEMMES, à Toronto au mois de mai dernier, et répété devant le Conseil local à Montréal, le 11 décembre 1895, par Mme Dandurand.

Je suis venue ici en mission charitable. La défense d'un aussi pauvre et impopulaire client ne saurait être mieux définie. La culture des lettres est considérée dans notre pays comme un divertissement onéreux permis au seul riche : comme le dada de quelques femmes excentriques, ou peut-être comme la dernière ressource, des paresseux, des ratés, des rêveurs, de tous ceux enfin qui n'ont pas su se faire une carrière de la Politique, du Droit, du Commerce, ou de quelque occupation convenable.

J'en peux donner des exemples caractéristiques pris dans deux classes opposées de notre société.

— Ah! te voilà encore plongé dans tes chimères, disait un opulent homme d'affaire de ma connaissance à son fils, bibliophile acharné, à ce moment occupé à annoter un catalogue. Laisse ça ! Viens jouer avec moi une partie de billiards...

Dans l'autre cas un officier du cens frappait à la porte d'un journaliste français :

— Qui est-ce qui habite ici ? demanda-t-il, écrivant déjà.

— Monsieur Provencher, répondit la bonne.

— Quelle profession ?...

— Oh ! il ne fait rien, il écrit tout le temps !

Naturellement les fidèles et les dévots d'un Art superflu, les liseurs et les lettrés sont également des gens un peu singuliers—des personnes privées de relations sociales peut-être, ou ayant des habitudes de paresse, ou des infirmes, encore, clouées sur un fauteuil sans l'option de plaisirs plus raisonnables.

Nos gazettes cependant atteignent une circulation considérable. Ceux-là sont rares qui se refusent la satisfaction de se renseigner pleinement sur le dernier scandale, les *naissances, mariages et décès*, une réception en haut lieu, la cote de la bourse. La curiosité publique parcourt avidement aussi le compte-rendu d'un événement artistique...pour voir les noms des assistants.

Tout cela ne dénote pas un goût très éclairé pour les choses de l'esprit.

Qui donc a dit que le journalisme était un terrible pouvoir ? Qui compara sa plume à un outil dangereux, à un levier puissant, à une arme révolutionnaire ?

Ces dénominations—justes pour d'autres pays—feraient sourire nos rédacteurs salariés.

Je me figure l'un d'eux regardant sa plume sous ce nouveau jour, et s'écriant :—

“ — Cela une arme formidable ! Cela une reine dans le domaine de la pensée ! Mais elle ne m'appartient même pas. Cet instrument précieux est la propriété de mon patron, et sa liberté est limitée à la sphère de ses intérêts.”

Et il pourrait se dire encore à lui-même :—

— “ Moi un dictateur ! moi un arbitre dans les conflits moraux et politiques de mes concitoyens. Moi un penseur indépendant dont l'intelligence lumineuse projette ses rayons dans un vaste circuit et produit une moisson d'effets heureux ! Non. Un scribe, un employé supérieur avec des facultés spéciales, travaillant sous un maître et obéissant à la consigne ; la roue secondaire d'une entreprise industrielle, voilà ce que je suis !

Vous ne trouverez parmi eux nul philosophe orgueilleux, nul auteur infatué de son pouvoir. Tous ils savent que sur notre sol pratique, les céréales et les légumes sont les choses qu'on doit exclusivement cultiver. La violette, l'églantine odorantes, le timide coquelicot, et tels de ces humbles poètes qui osent montrer leurs têtes à côté des produits utiles, cherchent un appui auprès de leur tige vigoureuse, se réfugient à l'ombre de leurs feuilles altières, ou s'assemblent le long des clôtures pour contempler la magnifique croissance des pompeux végétaux.

C'est ainsi qu'au Canada les gens de lettres abdiquent toute idée de domination, et se soumettent à l'*élément supérieur* dont ils dépendent pour leur pain quotidien.

Aussi bien le dit élément supérieur s'objecterait à être conduit par des écrivains mercenaires.

L'opinion personnelle de ces derniers ne compte peu. Pourvu que leur prose reflète les idées de leurs lecteurs, et qu'ils donnent un compte-rendu